



LITTÉRATURES

PROCHE - ORIENT

MIRAGE GAY À TEL-AVIV. – Jean Stern
Libertalia, Paris, 2017, 164 pages, 14 euros.

Israël, comme tous les pays encore prisonniers des religions monothéistes, reste très homophobe. Mais Tel-Aviv est une des capitales mondiales de l'homosexualité. Depuis quelques années, la propagande israélienne a mesuré le profit qu'elle pouvait tirer de la sympathie des gays occidentaux grâce à ce *pinkwashing*, camouflage de l'occupation et de la colonisation de la Palestine. Cofondateur de *Gai Pied*, puis journaliste à *Libération* et à *La Tribune*, fin connaisseur d'Israël, Jean Stern était bien placé pour enquêter sur ce ripolage particulier de la «marque Israël».

Il en présente les acteurs et en éclaire les mécanismes : Gay Pride, chanteurs trans, campagnes de publicité, émissions de télévision, invitations – souvent refusées – de personnalités étrangères, films homosexuels grand public ou pornographiques et, bien sûr, déclarations démagogiques du premier ministre Benjamin Netanyahu et consorts. Ce reportage n'oublie pas la Palestine, où les gays subissent à la fois l'oppression d'une société traditionaliste et le chantage des autorités d'occupation.

DOMINIQUE VIDAL

SEULE DANS RAQQA. – Hala Kodmani
Éditions des Équateurs, Paris, 2017, 150 pages, 15 euros.

Exécutée par l'Organisation de l'État islamique (OEI) le 6 janvier 2016, Ruqia Hassan, 30 ans, est sortie de l'anonymat après sa mort. Les médias ont reconnu en elle la blogueuse qui, sous le pseudonyme de Nissan Ibrahim, avait tenu sur Facebook la chronique de cinq ans de guerre à Raqqa. Pour cette jeune enseignante de philosophie, qui bout d'indignation derrière son écran dès le début du soulèvement syrien, en mars 2011, la vraie vie commence au printemps suivant, lorsque Raqqa se joint à la rébellion anti-Assad, chassant quelques mois plus tard l'armée régulière.

En dépit des bombes larguées par le régime, Ibrahim, grisée par les projets de gestion citoyenne, clame son enthousiasme sur la Toile. Très vite, sous ses yeux incrédules puis horrifiés, la contre-révolution s'impose sous la forme d'un monstre à deux têtes, l'une soumettant la population à un islam fantasmagorique, l'autre punissant les Rakkaouis d'avoir osé défier son pouvoir dictatorial. Contextualisée par Hala Kodmani, l'une des rares journalistes françaises à avoir enquêté sur place, cette chronique constitue un puissant témoignage sur cette révolution confisquée.

AMÉLIE DUHAMEL

UN AUTRE FUTUR POUR LE KURDISTAN ? Municipalisme libertaire et confédéralisme démocratique. – Pierre Bance
Noir et Rouge, Paris, 2017, 400 pages, 20 euros.

Cet ouvrage dense et érudit présente la mise en place depuis 2014 dans le Rojava (territoire autonome kurde situé dans le nord-est de la Syrie) d'un système politico-social original : le confédéralisme démocratique. Le projet s'inspire du concept de municipalisme libertaire forgé par l'anarchiste américain Murray Bookchin dans les années 1960-1970. M. Abdullah Öcalan, chef du Parti des travailleurs du Kurdistan (PKK), l'a adopté au début des années 2000, après avoir analysé l'impasse idéologique et militaire où s'était fourvoyé son mouvement de lutte armée marxiste-léniniste.

Cet ensemble de règles organise d'une part le fonctionnement des pouvoirs publics et des institutions, avec une prise des décisions à la base pour remonter ensuite vers le haut, et, d'autre part, acte les droits et libertés des citoyens, leurs devoirs et leurs obligations – les femmes ayant ici une place égale à celle des hommes. Certes, le contexte de guerre exacerbe les contradictions, mais une telle expérience mérite attention.

JEAN-JACQUES GANDINI

DANCING IN DAMASCUS. Creativity, Resilience, and the Syrian Revolution. – Miriam Cooke
Routledge, Londres-New York, 2017, 135 pages, 23 livres sterling.

Professeure de cultures arabes à l'université Duke (États-Unis), Miriam Cooke prévient d'emblée que son ouvrage, richement documenté et illustré, ne traite pas de la crise syrienne sous un angle géopolitique. Elle se concentre sur l'effervescence artistique, indissociable d'un positionnement politique et éthique, qui a marqué les premières années du conflit. Après un retour sur la «littérature de prison», caractéristique de la période qui a précédé et suivi l'arrivée au pouvoir de M. Bachar Al-Assad, et qui témoigne des premières fissures dans le «mur de la peur», elle montre que les œuvres des «artistes-actives» (peinture, littérature, cinéma, caricatures, graffiti, théâtre...) dépassent l'urgence du témoignage brut : elles produisent une pensée critique souvent riche d'une réflexivité sur leur travail.

Outre la construction d'une mémoire collective à travers la création artistique, l'auteur revient sur l'importance des galeries situées dans la région (Golfe, Liban...) ou sur Internet, ainsi que des organisations non gouvernementales et des fondations qui permettent la poursuite de la création hors de Syrie.

NICOLAS APPELT

AMÉRIQUES

CONFESSIONS DE NAT TURNER
Allia, Paris, 2017, 80 pages, 6,50 euros.

Né esclave en 1800, Nat Turner était instruit et maîtrisait la Bible sur le bout des doigts. En août 1831, à la suite d'une vision mystique, il entraîna une soixantaine de ses compagnons d'infortune dans une révolte qui marqua l'histoire de l'Amérique noire : pendant deux jours, les insurgés semèrent la terreur dans le comté de Southampton, en Virginie, allant de plantation en plantation pour massacrer les maîtres blancs. Le groupe fut rapidement arrêté puis exécuté, à l'exception de Turner. Emprisonné après deux mois de cavale, il livra son récit des événements à un avocat. Ce texte inspira un livre à William Styron (*Les Confessions de Nat Turner*, prix Pulitzer 1968) et un film sorti en janvier 2017 (*The Birth of a Nation*, de Nate Parker). Publié pour la première fois en français, il permet de pénétrer à l'intérieur de la révolte la plus sanglante qu'ait connue le sud des États-Unis avant la guerre de Sécession.

BENOÎT BRÉVILLE

ASIE

LA CORÉE DU NORD EN 100 QUESTIONS. – Juliette Morillot et Dorian Malovic
Tallandier, Paris, 2016, 384 pages, 15,90 euros.

Par un dispositif de questions-réponses, les auteurs, spécialistes respectivement de la Corée et de la Chine, contribuent à faire découvrir la République populaire démocratique de Corée (RPDC). Dénoncée pour ses essais nucléaires, son non-respect des droits humains, ses provocations à l'égard de son voisin du Sud, du Japon et des États-Unis, la RPDC est régulièrement la cible de sanctions des Nations unies, dont l'impact sur ce petit pays de vingt-cinq millions d'habitants est peu connu. Les auteurs traitent de l'économie, des réformes que l'administration nord-coréenne a dû lancer, mais ils abordent également la colonisation japonaise, la guerre entre le Nord et le Sud (1950-1953), l'éducation, la religion, ainsi que les attaches privilégiées et parfois problématiques avec le grand frère chinois et les relations avec la Russie. Enfin, ils invitent à rester critique face aux informations de tous bords, difficiles à vérifier.

DIDIER ROY

POLITIQUE

LA FABRIQUE DES CHEFS. D'Akhenaton à Donald Trump. – Christian-Georges Schwentzel
Vendémiaire, Paris, 2017, 288 pages, 22,50 euros.

La recette n'aurait guère changé depuis l'Antiquité. Prenez un ambitieux, porté au pouvoir par l'un des clans de l'aristocratie autrefois, des «élites» aujourd'hui. Légitimé hier par les dieux dont il est le représentant, et désormais par le peuple souverain, sans trop s'éloigner du divin. M. Donald Trump prête serment sur la Bible entouré d'un pasteur, d'un rabbin et d'un prêtre. Le chef se doit d'être majestueux, hors du commun, loin des foules qu'il traverse occasionnellement, debout, entouré de sa garde : César à Rome sur un char, M. François Hollande dans la voiture présidentielle sur les Champs-Élysées. Mais proche du peuple, dévoué à sa prospérité : à genoux, le pharaon repique le riz ; M. Emmanuel Macron coupe la canne à sucre en Guyane. Même s'il n'a jamais porté les armes, c'est lui qui gagne les guerres prêt à combattre l'Antéchrist ou l'«axe du Mal». Conforté jadis par les prêtres ou de nos jours par les médias, les communicants et les instituts de sondage. Historien de l'Antiquité, Christian-Georges Schwentzel invite, avec humour, à douter de la modernité des mœurs politiques.

CHRISTIAN DE BRIE

AFRIQUE

UNE JEUNESSE AFRICAINE EN QUÊTE DE CHANGEMENT. – Collectif
Groupe de recherche et d'information sur la paix, Bruxelles, 2017, 142 pages, 12 euros.

Depuis les années 2000, de nombreux mouvements africains réclament des comptes aux classes dirigeantes du continent. La fin de la guerre froide a en effet favorisé la démocratisation restée, au-delà des apparences du multipartisme et de l'organisation régulière d'élections, inachevée. Face aux blocages politiques, la population s'organise et teste des formes nouvelles de mobilisation. Le Groupe de recherche et d'information sur la paix (GRIP) s'est intéressé à Y en a marre (YEAM) au Sénégal, au Balai citoyen au Burkina Faso et à Filimbi en République démocratique du Congo. Les points communs de ces groupes : la jeunesse de leurs membres, le lien avec les milieux culturels, le recours aux réseaux sociaux et une volonté farouche d'éviter la récupération par le pouvoir. Si YEAM fait figure de précurseur, Le Balai citoyen a pour titre de gloire d'avoir contribué à chasser du pouvoir M. Blaise Compaoré. Le petit livre du GRIP présente l'avantage de donner la parole aux acteurs de ces mouvements et de replacer leur action dans le cadre global des profondes transformations sociales à l'œuvre sur le continent.

ANNE-CÉCILE ROBERT

KINSHASA JUSQU'AU COU. – Anjan Sundaram
Marchialy, Paris, 2017, 352 pages, 21 euros.

Brillant étudiant en mathématiques, l'Indien Anjan Sundaram décide un jour de 2005 d'abandonner le projet d'une carrière à Wall Street pour se consacrer au journalisme. Sans expérience, mais riche de la lecture des reportages du Polonais Ryszard Kapuściński (1932-2007), il opte pour la République démocratique du Congo, où, grâce à sa banquière, qui en est originaire, il dispose de contacts à Kinshasa. Une rude leçon de journalisme d'immersion attend l'apprenti sans le sou : intégration délicate dans un pays d'une extrême pauvreté, précarité quotidienne, tâtonnements face aux agences de presse. Sundaram fait ses classes dans la touffeur d'un quartier populaire. Plusieurs de ses reportages le font remarquer, et lorsque la frénésie de l'élection présidentielle de 2006 vire à la guerre civile, il est le dernier journaliste dans Kinshasa au plus fort des combats. Fruit d'une expérience éprouvante, son livre raconte un pays aux énergies terribles et aux immenses ressources. D'une plume aussi épique qu'informative, Sundaram (Prix Reuters 2006) raconte un Congo vivant qui ne peut se deviner depuis le bar d'un grand hôtel climatisé.

ÉRIC DUSSERT

UNE INITIATION. RWANDA. (1994-2016). – Stéphane Audoin-Rouzeau
Seuil, Paris, 2017, 176 pages, 17 euros.

Spécialiste du fait de guerre et directeur d'études à l'École des hautes études en sciences sociales (EHESS), Stéphane Audoin-Rouzeau s'interroge avec une grande honnêteté : comment a-t-il pu se désintéresser du dernier génocide du XX^e siècle au moment où il était commis ? Cet anthropologue des conflits avoue avoir éprouvé lors de son premier voyage au Rwanda, en avril 2008 – en pleine semaine de commémorations du massacre des Tutsis –, une «rupture irréversible». Dès les premières pages, il estime que sa cécité de 1994 relève d'un «racisme inconscient». Sa réflexion, basée sur des notes de terrain et sur sa rencontre avec des rescapés, est guidée par deux grandes idées. Il est frappé par l'aspect religieux du génocide, perpétré jusque dans les églises, comme une profanation de la sacralité de «l'autre». Traitant de front le «déli» à l'œuvre selon lui à Paris quant au rôle joué par la France, il propose de tout mettre à plat, de façon définitive, en confiant l'étude des événements à une commission d'historiens indépendante. Mais cela ne pourra avoir lieu avant cinquante ans, le délai imposé par la loi pour l'ouverture des archives.

SABINE CESSOU

Un optimisme désespéré
L'Étoile Absinthe
de Jacques Stephen Alexis

Zulma, Paris, 2017, 158 pages, 17,50 euros.

GRÂCE à l'heureuse initiative des éditions Zulma, nous pouvons désormais tenir entre nos mains *L'Étoile Absinthe*, dernier roman inachevé et inédit du grand écrivain haïtien Jacques Stephen Alexis (1922-1961). Adulé de ses pairs comme de ses héritiers, Alexis est un mythe de la littérature caribéenne et mondiale. Écrivain proche de Louis Aragon et d'Aimé Césaire, qui sur son chemin rencontra Mao Zedong, Ho Chi Minh et Ernesto «Che» Guevara, il mourut à Haïti, pris au piège de la tourmente de la dictature de François Duvalier, après de nombreuses années d'exil et d'intense création littéraire à Paris. Il fut certainement, comme l'écrit Patrick Chamoiseau dans *Texaco*, ce «gouverneur de la rosée (...) saisi, frappé, emporté par la bête furieuse (...), mort sous la griffe des chiens tontons macoutes». Il nous livre aujourd'hui, après plus d'un demi-siècle de silence, un ultime témoignage poétique.

Le roman – retranscrit à partir de l'unique manuscrit retrouvé – suit la fuite éperdue de la Niña Estrellita, héroïne de *L'Espace d'un cillement* (Gallimard, 1959). Putain repentie à la suite de ses amours avec El Cauchó, la Niña, devenue «l'Églantine», a quitté les bas-fonds de Port-au-Prince et la horde des réprouvés du Sensation Bar pour prendre place à bord du voilier *Dieu-premier*, en route vers la Grande Saline, en vue d'une vague entreprise commerciale. Accompagnée de la mystérieuse Célie Chéry et des hommes de l'équipage, elle se retrouve au cœur d'un naufrage, tissé de rémanences de *Typhon* ou de *Lord Jim* de Joseph Conrad.

Sans atteindre en grâce le magique *Compère Général Soleil*, premier roman de l'auteur publié en 1955 chez Gallimard, *L'Étoile Absinthe* demeure captivant par sa puissance poétique gorgée de créole, martelée des consonances chatoyantes de la Caraïbe. Pour transcrire le mystère renouvelé du monde, Alexis emploigne la langue avec une vigueur extatique, touffue de métaphores, d'images colorées et d'associations évocatrices : «Le soleil de la Caraïbe est un oiseau infra-rouge, un grand oiseau miraculeux qui fait le cirque au mitan du ciel, se corne lentement puis s'abat, furieux, torride, pluie de plumes et d'éclairs.» On peut certes çà et là se perdre dans l'abondance du lyrisme déployé, mais bien vite la vision de l'auteur nous rattrape, et cette bonté profonde qui fait toute l'écriture d'Alexis, ce qu'il nomme par ailleurs «la belle amour humaine», cette fraternité sous-jacente pour le peuple de l'île : «les revendeuses qui grattent et vidant le poisson, commères qui attendent la marée le panier sur la hanche, marchandes de café, de bananes, de biscuits, de cassave et d'acassan, pêcheurs qui se préparent à prendre la mer, marins, flâneurs, marmaille et vieilles dévotes en robe de brabant et châle noir qui se hâtent pour la messe de l'aurore».

Si «le but de tous les arts est l'extension de notre compassion» (George Eliot), la voix inaliénable d'Alexis resurgit du néant comme un chant d'optimisme désespéré «pour célébrer l'Homme, son Sacre, sa beauté volcanique, son indomptable opiniâtreté». Et le naufrage dont est faite *L'Étoile Absinthe*, astre du chaos tiré de l'Apocalypse de Jean, nous apparaît alors comme la métaphore de cette île tout entière, secouée encore de tant de violences et de déchirements. Un dernier écrivain pour les oubliés d'Haïti.

CLÉMENT BONDU.

CINÉMA

Prêcher la haine au nom du Bouddha

UNE FEMME attise les charbons rougeoyants de son antique fer à repasser sur un marché en Birmanie. Scène qui semble anodine au cœur du dernier documentaire de Barbet Schroeder, *Le Vénérable W.* (1). Pourtant, elle symbolise l'entreprise incendiaire du moine Ashin Wirathu, auquel le réalisateur consacre cette ample enquête. Présenté en 2013, en couverture du magazine américain *Time*, comme «le visage de la terreur bouddhiste», ce moine alimente en Birmanie un discours de haine antimusulmane.

Connaisseur et admirateur du bouddhisme – «dernière illusion à laquelle je m'accroche», nous dit-il –, le cinéaste s'interroge. Comment un moine peut-il incarner le mal, «cet élément consubstantiel à l'humanité» ? Il a demandé à l'intéressé de se raconter. Méthode déjà éprouvée avec *Général Idi Amin Dada, autoportrait* (1974) ou *L'Avocat de la terreur*, consacré à Jacques Vergès (2007) (2). Refusant de délivrer un message, Schroeder dit vouloir seulement partager avec les spectateurs ses propres questionnements. Une petite voix, celle de l'actrice Bulle Ogier, scande les principaux préceptes de tolérance du *Metta sutta*, texte thavavada de référence. Dans le même temps, des images d'atavisme

témoignent de la violence des émeutes interreligieuses. Le réalisateur les entrelace dans un montage judicieux avec les propos du vénérable Wirathu. Apparaît alors, sous nos yeux, une remarquable démonstration du mécanisme de la haine en train de se mettre en branle. Terrifiant d'efficacité. Comme hier au Rwanda, lorsque Radio Mille Collines martelait le terme «cancrelats» pour parler des Tutsis, Wirathu et ses adeptes dénigrent les musulmans en les appelant du terme péjoratif *kalar*, un mot d'origine sanskrite qui signifie «noir». «Le même schéma se reproduit», constate le réalisateur. *Il prospère sur un fond de racisme, d'exclusion, de peur de l'autre.* Mais «on ne peut pas coïncider Wirathu sur de vraies paroles haineuses», remarque-t-il. «C'est un climat qui s'établit.»

En mars dernier, Wirathu a été interdit de prêcher pour une durée d'un an. Il avait salué l'assassinat, en janvier, de l'avocat musulman Ko Ni, un proche de M^{me} Aung San Suu Kyi. Mais son idéologie nationaliste et populiste prospère via la formidable caisse de résonance que constitue Facebook. M^{me} Suu Kyi, cheffe d'État de facto depuis avril 2016 et Prix Nobel de la paix, nie l'existence d'un nettoyage ethnique

dans l'Arakan, un État de l'ouest du pays. C'est là que les émeutes les plus violentes ont éclaté depuis 2012. Des centaines de milliers de Rohingyas, une minorité musulmane installée dans la région depuis plusieurs siècles, en sont les premières victimes. Certains ont gagné le Bangladesh ; d'autres ont fui sur des bateaux de fortune à la recherche d'un refuge. Ceux qui sont restés vivent dans des camps. Les Nations unies et les organisations de défense des droits humains ont dénoncé les exactions commises par l'armée. Schroeder avertit : «Les désordres produits par les émeutes interreligieuses pourraient permettre aux militaires de justifier un coup d'État et, ainsi, de reprendre les rênes.» Le populisme religieux fragilise la jeune démocratie birmane.

CHRISTINE CHAUMEAU.

(1) Sortie en France le 7 juin. Durée : 1 h 40.
(2) Le coffret *Barbet Schroeder, un regard sur le monde* rassemble cinq œuvres du réalisateur : *Général Idi Amin Dada, autoportrait*, *Maitresse Koko*, *Le Gorille qui parle*, *Tricheurs* et *La Vierge des tueurs* (Carlotta, Paris, 2017, 60,20 euros). À Paris, le Centre Pompidou présente par ailleurs «L'événement Barbet Schroeder», 21 avril-11 juin 2017.